

Regard sur le signifiant et le symbole dans le discours lacanien

J. Morenon & F. Péréa.

On ne saurait aborder une recherche en psychopathologie sans accorder à **Lacan** une place notable à la charnière du structuralisme et de la psychanalyse.

Au premier regard on peut estimer que Lacan opère une reformulation des concepts de base de la psychanalyse. Il s'appuie sur des modèles appartenant à d'autres sciences (1), au structuralisme et surtout à la linguistique structurale. **Saussure** et **Jakobson** l'ont notablement influencé et l'on peut dire que "l'algorithmique" saussurien est au centre de la problématique qu'il soulève. Il le modifie et en fait un instrument privilégié dans la formalisation de sa pensée. Sa pratique d'analyste le conduit à interroger d'une part, les rapports de la langue et du signe avec l'inconscient, qui est son domaine d'investigation, d'autre part l'asservissement du sujet à l'institution linguistique.

Lacan reçoit la langue comme un produit social et, dans le même mouvement où il montre le manque fondamental de l'objet, il reprend le concept de signifiant, non sans s'accorder quelque liberté vis à vis de l'héritage saussurien. L'auteur pose le signifiant comme représentant le support matériel du discours, la "lettre," ou les sons. Mais s'il met l'accent sur les propriétés de cette entité, ce n'est pas d'une position de linguiste mais de psychopathologiste. Cette distinction nous paraît

importante pour qui veut surmonter les imprécisions épistémologiques que sa démarche a pu induire.

F. de Saussure a postulé la co-présence d'un signifiant et d'un signifié en tant que composants nécessaires du signe. Pour l'initiateur de la linguistique moderne, la question était celle du sens constitué, de la permanence de ce sens et de sa production **dans le circuit de parole et non pas à l'être.**

La question de l'insertion du sens dans le discours est celle du linguiste, alors que le psychiatre, d'un point de vue différent, **examine l'insertion de l'être dans le sens.** Ni l'un, ni l'autre ne peut cependant esquiver la question du signe.

Autrement dit, le signifiant, "*organisateur et discriminant de la substance communiquée*" (2), n'est considéré par le linguiste que dans le système de la langue **et en dehors de sa fonction dans l'organisation de la pensée chez l'individu singulier. Son rôle éventuel, dans la manière dont le sens est produit à l'être, est l'affaire des sciences psychologiques et non de la linguistique.**

Lorsque **Lacan** se saisit du concept de signifiant, il en fait un outil pour son domaine de recherches qui n'est pas le système de la langue, tenu pour extérieur au sujet, mais l'étude des rapports du sujet avec la formation et l'organisation de son être linguistique. Il s'ensuit que :

- selon **Saussure** le signifiant est surtout l'indice d'une co-présence nécessaire au sens et indépendante des facteurs d'usage ou psychologiques ou acoustiques qu'il organise et qui l'organisent (T de Moro.) ;

- selon **Lacan** il est reçu comme un produit social, représentant d'un support matériel, préexistant au sujet, et jouant dans la psychogenèse un rôle déterminant, en toute indépendance de sa fonction dans le système de la langue. Nous abordons ici le terrain de contre argumentations bien connues dressées autour des travaux de ces deux auteurs. ST lacanien et ST saussurien recouvrent-ils le même concept ? La légitimité de l'emprunt fait par Lacan à la linguistique est, au fond, liée à l'autonomie de ce concept. Les éléments de cette autonomie paraissent être, d'une part :

- LA QUALITÉ DE PRODUIT SOCIAL,

- D'AUTRE PART L'ATTRIBUTION QUI LUI EST FAITE DE REPRÉSENTER LE SUPPORT MATÉRIEL DU DISCOURS.

Les deux auteurs sont, croyons-nous, en concordance sur ces deux points.

A partir de là que les divergences apparaissent, non pas sur le fond, mais **sur les applications** que peuvent susciter deux disciplines distinctes contraintes à des

emprunts réciproques.

Il semble que tous les auteurs qui ont traité de ce problème, n'ont pas toujours perçu cette réalité ; il est vrai que l'éclectisme érudit du psychanalyste n'a pas facilité la délimitation de son discours.

On peut avancer que **Lacan** n'étudie pas la langue en elle-même mais les effets de la langue sur la personne et sur la mise en forme de l'individualité psychique. Il observe que de l'institution linguistique procède une certaine organisation des composants de l'inconscient et de la sphère consciente, tels que **Freud** les a décrits, tels que lui-même les conçoit et les reçoit dans sa pratique d'analyste.

Signifiant et **signifié** ne sont pas en symétrie dans la pensée de l'auteur. Comme chez beaucoup de chercheurs, un rang privilégié est accordé au signifiant. Nous tenterons de situer les conceptions qu'il nous en propose en nous aidant des notions qui lui sont personnelles de **Spaltung** et de **Refente**. En même temps, nous examinerons les concordances et les écarts avec la référence saussurienne.

Sous le nom de **Spaltung, Lacan** désigne une "*rupture de la continuité inaugurale*" (3) créée par l'institution du langage. L'auteur reconnaît clairement que "*parler un jour signifie, qu'avant, l'enfant ne parlait pas.*" Lié par la perspective freudienne il impute cette rupture à la médiation du symbole et conçoit la naissance du langage en terme de substitution symbolique. La parole paternelle invoquée lui permet de rester en accord doctrinal avec le primat de la pulsion sexuelle qui, par l'alchimie du symbolisme et du **nom-du-père**, serait la cause efficiente de la coupure. Mais à y voir de plus près nous rejoignons le regard qu'il porte sur le signifiant auquel il reconnaît la fonction première "*d'évoquer une chose, un réel au moyen d'un substitut que cette chose n'est pas, autrement dit, d'évoquer sa présence sur fond d'absence*" (4).

Lacan ne se départit pas de sa fidélité au pansexualisme freudien, et à la nébuleuse symbolique qui l'argumente, d'où les fortes corrélations entre le symbole et la vision qu'il donne du signifiant : **l'efficiencia du symbole se confond, pour lui, avec celle de l'acte d'introduction du signifiant**. Les critiques n'ont pas manqué de souligner cette convergence ponctuelle dans la pensée et les écrits de l'auteur (5).

Observons, pour notre part, que non seulement le substitut linguistique n'est pas la chose évoquée, mais il peut être radicalement antagoniste à cette chose. Les motifs de cette opposition sont connus : le sujet, lié par la façon matérielle de sentir, est originairement enraciné dans la contiguïté empirique qui est exclusive du langage. L'une est congruente à la métonymie (C), l'autre à la métaphore (S) et les postulats logiques de l'un et de l'autre sont mutuellement exclusifs. La coupure s'impose de façon inéluctable et ne requiert nullement pour explication le recours au symbolisme sexuel. (Sur le clivage ontologique voir, entre autres, "[le pouvoir](#)

[séparateur du langage](#)".)

Pour **Lacan**, après d'autres, le mot est "*le meurtre de la chose*". Le sujet "*médiatisé par le langage est irrémédiablement divisé, parce que exclu de la chaîne signifiante en même temps qu'il y est représenté*" (6). Cette coupure est une des données essentielles de la théorie lacanienne. Elle est affirmée dans les rapports au signifié qui n'est jamais atteint, car "*chaque couche de l'inconscient révélée, remis en circuit de conscience de parole, se repose en mystère*"... "*Le signifié final n'est jamais perçu car il relève d'une dimension incommensurable : le réel*" (7).

Lacan semble confirmer, par le cheminement qui lui est propre, que le vécu ultime de la contiguïté empirique n'est pas traduisible par les moyens du langage et qu'il existe un phénomène d'exclusion réciproque entre l'élément linguistique et le "réel" des objets du désir. La "Spaltung", comme la notion constante d'une division du sujet, fait ressortir une rupture, une inaccessibilité, qui ne sont pas sans rapports avec l'irruption du signifiant, tel qu'il le conçoit.

Lacan, par concession au freudisme, ne saurait imputer cette coupure à la force de l'antagonisme que nous évoquons. Il en trouve la cause, non pas dans le fait linguistique lui-même, mais **dans le contenu symbolique du langage**. Il observe une rupture, mais il la considère comme une conséquence du processus de symbolisation et **non comme un effet direct de la substance linguistique**, ce qui est tout autre chose. Il saute aux yeux que ce détour par le symbole offre à l'auteur un moyen de rester en accord avec la pensée freudienne. Celle-ci, on le sait, n'appuie pas la coupure sur l'antagonisme des procès de dévoilement du réel (contiguïté / similarité) mais sur un biologisme sexuel qu'une théorie à fondement linguistique ne peut accepter autrement que par la médiation du symbole.

Mais, là où il y a coupure, signifiant et signifié sont irrévocablement présents et l'auteur nous rappelle "*qu'en linguistique il y a le signifiant et le signifié*". La co-présence n'est pas mise en doute mais "*le piège, (...) c'est de croire que le signifié ce sont les objets, les choses. Le signifié est tout à fait autre chose, c'est la signification, dont je vous ai expliqué, (...) qu'elle renvoie toujours à la signification, c'est-à-dire à une autre signification. Le système du langage, (...) n'aboutit jamais à un index directement dirigé sur un point de la réalité, c'est toute la réalité qui est recouverte par l'ensemble du réseau du langage*. (8)" On lit ailleurs : "*on échouera à soutenir la question de la nature du langage, tant qu'on ne se sera pas dépris de l'illusion que le signifiant répond à la fonction de représenter le signifié*" (9).

Nous dirions que le signifiant ne peut représenter le signifié, ni restituer sa réalité dans son cadre fondateur de la relation d'objet. Ceci n'est pas possible car les prédicats psychologiques qui gouvernent l'un et l'autre s'opposent comme la relation de contiguïté à la relation de similarité, comme la métonymie et la métaphore.

L'auteur récuse aussi une sorte de prédétermination de l'univers des objets ou des choses face au signifiant, dans une correspondance fixe et universelle. Conception qui serait, certes, naïve mais dont il faut se défendre. Par le fait même que le signifiant préexiste au sujet, le signifié se constitue comme un effet du signifiant ou de la signification. Entendons que, du signifié, la contiguïté empirique engendre la substance, alors que les accidents de cette substance, qui sont les éléments des signes et de la signification, **sont déterminés par l'introduction des signifiants.**

Une remarque paraît ici importante : le signifié, ou ce qui fonctionne comme tel, est en général représentant d'une essence extralinguistique et nous avons vu que c'est l'introduction du langage - donc du signifiant - qui transforme radicalement la relation de l'être à l'univers de la contiguïté empirique. **Lacan** a parfaitement vu ceci, sans toutefois le rapporter à sa cause. N'a-t-il jamais posé le signifié saussurien pour ce qu'il est : d'abord et avant **tout le produit de cette transformation** ? Il est clair que le signifié n'est pas la "*masse amorphe*", "*la masse sentimentale du courant du discours*" (10) mais il en procède directement. **Lacan** place le signifié sous l'effet du signifiant, mais il ne fait pas de l'introduction du signifiant le processus même de sa génération.

Jusqu'ici nous percevons un élargissement cohérent et fécond des données saussuriennes en direction de la psychopathologie. La co-présence de deux composants dans le signe linguistique n'est pas remise en cause. Lacan observe que la mise en place du langage remanie les rapports au réel dans le sens d'une coupure. La substance communicante cesse d'être confondue avec la substance communiquée, ce qui était avant l'introduction du langage. L'insertion de l'être dans l'institution linguistique suspend irrévocablement l'accès au "réel" par la contiguïté empirique.

On aura une bonne représentation de cette rupture, de ses effets et de ses conséquences, en considérant sous cet aspect l'acte sexuel où elle n'est pas réalisable. L'accouplement humain représente une circonstance particulière où substance communicante et substance communiquée sont nécessairement confondues en une seule et même réalité. Chacun connaît, au quotidien, les censures linguistiques, les condamnations sociales et les interdits divers que cela provoque à son endroit. Le fonctionnement sexuel est possible au prix d'être soumis à des interdits dans le champ du langage et soustrait à la scène sociale. (Voir [comportements abstraits et contiguïté sexuelle.](#))

C'est-à-dire que sous l'effet de l'antagonisme ontologique, la contrainte d'une coupure persiste en certaines circonstances. Chez l'individu doté du pouvoir de parole, elle se formera à l'articulation de l'acte corporel et de l'espace sociolinguistique, donc en un point de l'axe syntagmatique. Elle y engendre le curieux phénomène de la [pudeur](#) humaine qui concerne aussi bien la parole que le comportement visuel (scène primitive).

Nous retiendrons que dans le cas de la sexualité, il y a, **par obligation naturelle**, réalisation d'un acte corporel sans médiation ni coupure entre le sujet et son acte et au bout du compte une confusion du signifiant - l'organisateur et le discriminant de la substance communiquée - et du signifié - l'organisateur et le discriminant de la substance communicante. Confusion qui se retrouvent dans d'autres situations, toutes entachées de subversion, et qui devraient poser problème au linguiste.

Il ne nous paraît pas complètement exact d'affirmer sans nuances que **Lacan** vise avant tout à dissocier signifiant et signifié car les notions de fluidité des rapports ST / Sé et de la mutabilité ne soutient nullement que ST et Sé puissent disposer d'un fonctionnement disjoint dans le procès du langage. "*L'incessant glissement de la chaîne signifiante sur le flot des signifiés*" exprime, certes, une autonomie des unités représentatives mais non le fonctionnement dissocié d'un signe linguistique qui serait "disloqué", jusque dans l'acte de parole. Même si l'auteur n'a pas, comme **Jakobson**, les applications saussuriennes des concepts en cause, il demeure qu'une co-présence est nécessaire à l'efficace du sens, dans les vues du psychiatre comme dans celles du linguiste.

Signifiant et signifié saussuriens sont formés par des procès antagonistes et **Lacan**, **avec ses propres instruments de pensée, traduit implicitement, et sans ambiguïté cette exclusion réciproque**. On sait combien il met en relief la barre, justement dans la formalisation des rapports ST/Sé qui n'existent que l'un par l'autre même si cette barre - écrit-il - exclut "*toute possibilité de voir la chaîne des signifiants et le flot des signifiés s'équivaloir terme à terme*".

Avec la "**refente**" nous abordons une autre notion introduite par l'auteur qui forme un large enrichissement dans les applications du concept qui nous occupe. L'homme, dit-il, "*est plus un effet du signifiant qu'il n'en est la cause*" (11). Le signifiant "*s'impose à l'homme du dehors, le façonne et le dirige dans un monde social intersubjectif et conforme aux lois et aux normes de ce monde*" (12). L'auteur fait ressortir ici cette action directrice que le signifiant exerce sur les humains par le seul fait qu'il préexiste au sujet. Lequel en entrant dans la communauté linguistique se plie aux signifiants déjà en circulation en perdant l'espoir d'en être un jour le "*maître absolu*".

Le signifiant joue, en quelque sorte, le rôle d'une matrice externe pour l'aménagement de la pensée et de l'action. Cette mise en forme préconstruite conduit le sujet à se figer "*en ses énoncés, en ses rôles sociaux*"... "*et la totalité de ceux-ci s'édifie peu à peu en un "moi" qui n'est plus qu'une objectivation du sujet*". Ce moi, pour Lacan, "*est ce qui s'oppose le plus sûrement à la vérité de l'être. Le moi concentre tous les idéaux de la personne, ce qu'elle veut être ou encore ce qu'elle pense être. Le moi c'est l'autre de nous-même plaqué en quelque sorte sur soi comme un moule inadéquat*" (13).

On sait que, pour certains auteurs, le signifiant lacanien a été, dans certaines leçons, assimilé au symbole. **Il serait plus juste de dire que Lacan a parfois mis l'accent sur le fonctionnement symbolique du signifiant.** Nous avons avancé qu'il y a été contraint par sa fidélité à l'orthodoxie freudienne, la problématique de la rupture n'étant jamais mise en rapport avec l'antagonisme contigu / similaire (métaphore / métonymie). C'est, avons-nous dit, par le biais du symbole que l'auteur surmonte le faux-pas théorique dans lequel l'engage le freudisme. Si "*l'apparition du langage est simultanée au refoulement premier, constitutif de l'inconscient*", on note aussi que "*l'usage du symbole opère une disjonction entre le vécu et le signe qui vient le remplacer*" (14). Cette parole, qui doit être symbole pour sauvegarder la connotation sexuelle, est la parole paternelle. Ceci nous fera déboucher sur le "signifiant" de la fonction paternelle et du même coup sur l'inconscient.

Nous agréons cette idée que le "***le mécanisme d'accès au langage constitue d'un seul et même coup l'inconscient et le langage conscient***" (15).

Il est assez séduisant de mettre en relation le refoulement originaire avec l'exclusion du registre préonymique que provoque l'apparition de la parole (l'onoma). Nous n'avons pas à approfondir ici la notion de refoulement mais nous observons que, dans la pensée lacanienne, ce phénomène est étroitement lié à l'apparition du langage. Observons que Lacan ne tente pas d'expliquer dans le détail le processus du refoulement originaire, c'est-à-dire l'établissement de l'inconscient et du langage.

Nous constatons que la méconnaissance du clivage ontologique l'a conduit à imputer au symbole et à son contenu des fonctions qui appartiennent selon nous au signifiant : ainsi en est-il à propos de la Spaltung et un problème analogue se pose au sujet de la métaphore.

La thèse de "*l'inconscient structuré comme un langage*" rencontre une grande partie de son argumentation dans l'analyse et l'interprétation par l'auteur des travaux de Jakobson. Il en résulte que les substitutions signifiantes mises en évidence laissent de côté l'essentiel du processus de création d'objets mentaux par l'abstraction métaphorique.

Le pouvoir de la métaphore est d'abord la création de sens par abstraction de caractères communs entre deux unités sémantiques déjà constituées. Le produit de cette opération métaphorique est un concept construit. Ce sens nouveau est nécessairement articulé à un signe doté de ses caractéristiques saussuriennes. Par le pouvoir de la métaphore la fonction nominative du langage, évidente à concevoir, se complète donc d'une fonction créatrice. Ceci implique, en accompagnement du sens nouveau, la formation d'une "image acoustique dédiée", autrement dit d'un signifiant.

La fonction de signifié, dans l'unité sémantique nouvelle, n'est pas issue de l'univers des qualités concrètes. Elle ne procède pas de la contiguïté empirique mais d'un rapport de similarité : elle résulte d'une mise en perspective, d'une comparaison entre des termes et

elle incombe aux ST et Sé (ST/Sé) des éléments mis en comparaison.

Le procès métaphorique va donc bien au delà de la rhétorique littéraire ou délirante **puisqu'il engendre la pensée abstraite dans son ensemble**. Cette question n'est pas relevée par **Lacan**.

Le point de capiton

Il existe aussi, pour cet auteur, le **point de capiton** ou viennent se nouer ST et Sé, dans "la masse toujours flottante de la signification." Ce point de capiton a tenu une place originale, peut-être un peu encombrante pour les exégètes, dans la pensée de l'auteur : il semble concevoir, dans la masse fluide, un nombre restreint, mais nécessaire, de signifiants assurant une stabilité à l'ensemble par leur ancrage aux signifiés.

De ces points de capiton découle la notion de "**signifiants essentiels**", de "**signifiants fondamentaux**" ou l'on découvre la clé de la conception lacanienne des psychoses : l'auteur impute l'éclosion de la crise psychotique à la vacance de l'un de ces signifiants. Que l'un de ceux-ci fasse défaut au sujet en un "*certain moment, (...) à un certain carrefour de son histoire biographique*" (16) et c'est la folie. On retrouve ici, sous-jacentes, les idées cultivées par le freudisme, telles que les interrelations dynamiques des composants du psychisme et des forces de l'inconscient.

Il demeure que l'introduction de ces concepts, plus nettement structuralistes, provoque un changement de plan épistémologique, de telle sorte que **la perspective ouverte par l'auteur n'a pas son équivalent dans l'histoire de la psychopathologie**. Il semble que **Lacan** y ait été conduit par une sorte d'intuition synthétique dont l'idée de base est argumentée par l'observation clinique.

Ces "signifiants" dits "fondamentaux" le sont parce que soumis à des résistances, à des oppositions, à des collisions. Celles-ci provoquent des béances, privant le sujet de l'appareil symbolique qui assure la cohérence des rapports à soi-même, au social et au cosmos. Ces entités sont conçues comme des "**ensembles signifiants**" et incluent des "**signifiants collatéraux**" dont nous pouvons éclairer le destin lorsque survient un phénomène subversif.

On notera que nous sommes de nouveau devant le problème de l'utilisation du terme "signifiant". L'usage qui en est fait ici paraît impliquer ce **changement de plan** que plus d'un critique a souligné. Jusqu'alors il n'est pas apparu à l'analyse que **Lacan** puisse imputer au signifiant, considéré isolément et en lui-même, la capacité de soutenir un sens. Le signifiant ne pouvait se confondre avec le signe ou l'unité sémantique. C'est d'ailleurs ce fait qui, malgré les transformations apportées par l'analyste, maintient la cohérence entre **Lacan** et **Saussure**. Mais la question se

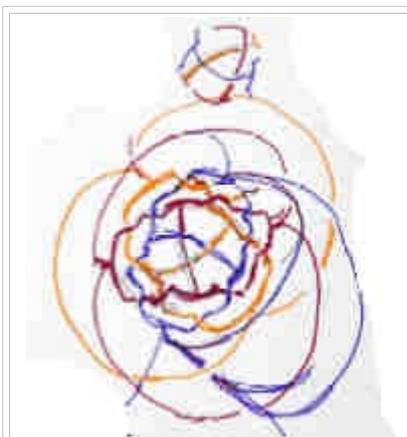
pose pour les notions de "**signifiant fondamentaux**" ou "**collatéraux**". Sommes-nous en présence d'éléments autonomes, réellement libres de tout sens, ou au contraire, porteurs de sens et ayant valeur d'unités sémantiques à part entière ?

L'oeuvre lacanienne laisse entendre que l'auteur vise ici des unités sémantiques repérées selon des axes syntagmatiques et paradigmatiques, c'est-à-dire **incluant la fonction signifiant et la fonction signifié**.

En fait **Lacan** ne relève qu'un "signifiant fondamental" : le "signifiant primordial". Pour le cas célèbre du **Président Schreber**, c'est l'image du grand A, l'imago paternelle. Son absence, nous dit l'auteur, fait que, "*jusque là, le Président n'avait que l'air de tenir son rôle d'homme.*" Ce signifiant est accompagné d'une pulsion à laquelle il ne peut faire face et il réagit par son repli vers le petit autre.

Ce signifiant constitue un ensemble : **Lacan** précise qu'il "*...n'est jamais solitaire (...) il ne forme jamais que quelque chose de cohérent (...) le manque d'un signifiant amène nécessairement le sujet à remettre en cause l'ensemble du signifiant. Voilà, ajoute-t-il, la clé fondamentale du problème de l'entrée dans la psychose.*" (17). Ce signifiant a trait à "*quelque chose qui a essentiellement rapport aux origines du moi, à ce qui est pour le sujet l'ellipse de son être*" (18). Le signifiant fondamental n'est jamais énoncé. Dans l'exemple de **Schreber**, ce sont les petites phrases interrompues qui s'arrêtent précisément au point où va surgir un signifiant qui reste problématique. Signification dérisoire qui indique des béances, ce trou où le signifiant ne peut répondre, si ce n'est par le bredouillage ou le vide. L'entrée dans la psychose survient lorsque "vient l'appel d'un signifiant essentiel qui ne peut être perçu".

L'auteur a relevé que cela avait à voir avec les défauts d'aménagement symbolique et le déni de la castration reformulé en terme de forclusion. Mais c'est finalement par l'image du point de capiton que Lacan repère le "signifiant fondamental" ainsi que la question beaucoup plus vaste de l'interrelation des "ensembles signifiants". Mais nous sommes plus près ici de **unités sémantiques élargies** de **Jakobson**.



"Le nœud borroméen était devenu pour Jacques Lacan à la fois un symbole, un instrument de recherche et une éternelle interrogation"

Bibliographie de l'article

- 1) cf. GeorGIN. Cahiers Sistre n°3 : Lacan. nov. 1977 ed. L'âge d'homme. Lauzanne.
- (2) Tullio de Moro in F. de Saussure. p.
- (3) Anika Lemaire. Lacan, P. Margada Editeur. Bruxelles 1977. p.122.
- (4) de Waelhens in Anika Lemaire. op. cit. p.99.
- (5) Arrivé Michel, Linguistique et Psychanalyse, Méridien/Klincksieck, Paris, 1986.
- (6) Anika Lemaire. p 123.
- (7) A. L. p 86, note n° 23.
- (8) J. Lacan. Le séminaire, livre III. Les psychoses. ed. du Seuil. Paris 1981 p. 42.
- (9) N. Kress-Rosen in Confrontations psychiatriques. SPECIA Ed. n° 19 ; 1981. Psychiatrie et linguistique. Art. "Linguistique et anti-linguistique chez Lacan". p. 154.
- (10) J. Lacan. séminaire III. p 296.
- (11) A L. . p 123.
- (12) Ibid p. 194.
- (13) Ibid p. 128.
- (14) Ibid p.102.
- (15) Ibid p.101.
- (16) J. Lacan. S III. p.229
- (17) J. Lacan. S III. p.236
- (18) J. Lacan. S III. p.344

[Retour à l'Index](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/lacan.pdf>

